

tions contestées et contestables. Il n'y a pas un sujet plus propre, ou plutôt moins propre à discuter, et c'est ce qu'il leur faut. Il n'y a qu'une chose, qu'ils ne contestent pas: c'est d'être payés pour dépenser le plus possible.

L'audition des témoins dans la contestation de l'élection de Lohbinière a fait voir quel homme est M. O'Farrell. On parle de lui ériger une statue que l'on placera à Saint-Sylvestre. M. O'Farrell n'est pas seulement avocat, mais aussi un marchand d'électeurs. Il n'est égalé dans sa branche que par MM. Allyn, Simard et Dubord.

Les honorables du Conseil Législatif ont voulu changer l'enseigne de leur boutique en ne s'appelant plus désormais que messieurs les sénateurs.

La mesure a été perdue.

LES COLPS DE PINCEAU.

Nous avions décidé de faire, en grand, le portrait des députés ministériels, mais nous nous sommes aperçus qu'il était impossible de préparer toutes les couleurs convenables à de tels personnages. En posant devant notre toile, plusieurs d'entre eux la saluèrent, et le changement subit, continué, inconcevable de la livrée politique de tous empêcherait, suite de temps, de saisir leur véritable attitude. Ils ne sont pas destinés à poser mais à être déposés. Voilà pourquoi nous sommes forcés de diminuer le cadre de ces ébauches et de ne donner à chaque *monlon libéral-conservateur* qu'un seul coup de pinceau par séance. Que ces messieurs ne soient pas surpris si nous ne représentons pas, à la fois, toutes leurs monstruosités politiques. Le nombre en est si grand que nous ne pouvons choisir et encore moins les disposer toutes sur une seule toile. Nous saisissons au hasard, mais avec l'intention de revenir à la charge tant qu'il y en aura, c'est-à-dire jusqu'à la fin du... ministère! Maintenant à l'œuvre et commençons par celui qui va en tête du troupeau: M. Cartier. Ce monsieur porte un beau nom, voilà tout. Il rappelle celui du Christophe Colomb de la France; mais que le caractère du député de Verchères est différent de celui du navigateur de Saint-Malo! Ne cherchez point chez le Cartier d'aujourd'hui le patriotisme et l'intégrité de celui d'autrefois; il est aussi mauvais pilote d'état que son aîné fut habile marin. Depuis que le Grand-Tronc règne en Canada, les ministres n'ont plus de boussole: les lisses du chemin de fer de cette compagnie guident seules leurs regards myopes. M. Cartier plus que tout autre ne voit que par le Grand-Tronc. Pour lui, Québec est l'enfer et la patrie des Canadiens, c'est le bureau du Grand-Tronc. Pour cette compagnie, il est prêt à vider, à chaque session, le coffre de la province pourvu qu'en même temps il emplisse les siens.

Les fervents de la sainte cause représentent M. Cartier comme un Solon; sa loi de judicature doit pourtant démontrer à ceux qui voient, que cette loi n'est utile qu'aux aveugles... d'esprit.

M. Cartier n'est pas plus orateur qu'il n'est légiste. Voyez son discours sur la mélasse! Il a deux voix—qu'il n'a pas achetées—l'une pour défendre le ministère: c'est le sifflet d'une locomotive du Grand-Tronc; l'autre pour insulter les démocrates: elle produit un espèce d'abolement. Le sorte que M. Cartier siffle et hurle tour-à-tour.

Si de la voix nous passons au cœur il nous faut dire que M. Cartier a autant de cœurs qu'il peut se former de ministères. C'est un homme de toutes les circonstances, de toutes les transitions, de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les livrées, de tous les goûts, excepté de ceux du peuple, de tous les principes, excepté les bons. A force d'aboyer, on l'a mis en bécasse, et depuis, il fait partie de toutes les meutes ministérielles. On dirait qu'un ministère ne peut jamais être complet sans ce quartier (Cartier).

Voilà pour aujourd'hui.

Nous informons M. Cartier que le prix de ce coup de pinceau est de cinq chelins; pour reçu, nous lui enverrons l'Observateur. Chaque nouvelle touche sera faite gratis.

MM. RENAUD ET LEMOINE.

—Ainsi monsieur le harbouilleur de papier, vous osez prétendre que l'on doit bâtir la halle sur le marché du Cul-de-Sac?

—Pas d'insultes, monsieur le vendeur de farine.

—J'espère que je vauds bien autant que vous, puisque mon frère est dans le Conseil Législatif.

—Cela prouve-t-il que la nouvelle halle doit être érigée sur votre quai de la rue Saint-Paul?

—Mon quai est plus central que tout autre.

—Oui, mais voilà quinze ans, et plus, que j'écipie l'occasion d'utiliser mes propriétés du Cul-de-Sac; je ne me suis fait élire conseiller de ville que dans ce but, et si vous ne me faites pas trop la guerre je réussirai.

—On a bien raison de dire que la Corporation ne renferme que des êtres nuisibles.

—Comme dans le Conseil Législatif.

—Oh! ne parlez pas du Conseil, mon frère y loge.

—Votre frère est donc un grand homme?

—Sans doute, puisqu'il s'est fait élire M. Loranger. Ça lui coûte quelques sous, mais...

—Et beaucoup de sacs de fleur?

—Oh! pour la farine je suis toujours son associé; car M. Loranger est un bon ne pratiqué qui paye libéralement nos comptes d'élection. Il est vrai que l'argent ne sort pas du gousset de M. le Secrétaire-Provincial, mais qu'importe, pourvu que la société Renaud soit indemnisée.

—Puisque pour la farine vous êtes en société avec votre honorable frère, pourquoi ne pas vous associer avec moi et Gourdeau

pour bâtir la halle dans le Cul-de-Sac. Nous sauverons les frais de la guerre, et nous réaliserons un joli capital! Y'êtes-vous? Dites-ets pour vous récompenser, j'achèterai des vous l'automne prochain, un quart de fleur extra-superfine.

—J'en parlerai à mon frère.



—Well, si...
—Bieri m...
—Qu'avez-vous...
—Oh! je suis bien inc...
—De qu...
—De mes...
—Bah! ces...
—Vous croyez?
—J'en suis, certain la même chose m'est arrivée.

—Mais vous n'aviez point 15,000 voix de majorité.

—C'est vrai, une trop grande victoire embarrasse; mais néanmoins tirez en profit.

—Comment?

—Faites créer un nouveau département.

—Lequel?

—Celui qu'on pourrait nommer: Département de tous les votes illégaux du Bas-Canada.

—Je vais suivre votre avis.

MM. EVANAUREL ET BABY.

—Ah! mon cher Evanaurel, comment vous portez-vous?

—Depuis que j'ai perdu mes élections je me porte bien mieux.

—Sans doute parce qu'on vous a très mal supporté.

—Parlons d'affaires, s'il vous plaît. Quand partez-vous pour l'autre monde?

—Est-ce que je vous semble malade; ou auriez-vous résolu de me faire assassiner?

—Allons donc, quand partez-vous pour l'Europe?

—Qu'irai je faire, à mon âge, en Europe?

—Chercher l'argent que vous offrent les capitalistes anglais, et commencer le chemin de fer du Nord.

—Encore ce maudit chemin! Mais y pensez-vous mon cher?

—Certainement j'y pense et plus j'y pense, plus je vous trouve l'homme le plus nuisible à l'avancement du pays. Vous avez le monopole de tout, jusqu'à celui des consciences; et, pour tant de privilèges vous refusez obstinément d'accomplir vos promesses envers les 300,000 habitants de la rive nord. Vous êtes...

—Je suis Baby, et comme tel je ne puis déroger. Sachez, que tant que je vivrai, jamais le chemin de fer du Nord ne se fera. Il faut que je vive, avant de faire vivre les autres; et le chemin de fer fini, que me resterait-il?

—Sans doute à faire une promenade aux Etats-Unis.

Taisez-vous, mon cher, j'ai horriblement peur des banqueroutes!

—Oe! vous ne vous ruinerez point avec le chemin de fer du Nord.